

ÉCRITURE VERSUS ÉCRITURE :
L'INTERTEXTUALITÉ DANS LA SYMPHONIE PASTORALE

par

Yvon LE BRAS

Selon Pierre de Boisdesfre : « la vie de Gide n'est qu'un long voyage autour de son moi, et son œuvre, une paraphrase de son journal » (1). Parmi les récits de fiction à la première personne que ce dernier nous a laissés, nul ne confirme sans doute davantage cette opinion critique que la *Symphonie pastorale* publié en 1919. Si les rapprochements entre la vie et l'œuvre d'un écrivain sont souvent aléatoires, dans le cas qui nous occupe la lecture de ce gigantesque « hors-texte » qu'est le *Journal* de Gide nous permet aisément de constater l'intrusion de la réalité et des préoccupations personnelles de son auteur dans le journal fictif du pasteur. Comme François Pruner l'a bien montré, la *Symphonie pastorale*, en tant que tragédie écrite, s'explique en grande partie par la tragédie vécue d'un homme déchiré entre les principes de son éducation puritaine et les exigences sexuelles de sa nature (2). S'il paraît hasardeux d'identifier Gide au pasteur, il est clair cependant que leur impossible entreprise d'embrasser à la fois le péché et la grâce au nom d'un vague et indéfinissable Dieu d'amour est bien du même ordre. Face à la religion, auteur et personnage-narrateur fondent leur espérance et leur attente sur les mêmes textes bibliques, quitte à reproduire tel quel citations et commentaires d'un journal à l'autre (3).

S'il est un livre avec lequel l'écriture de Gide entretient une relation privilégiée, c'est bien en effet le Livre Saint auquel elle emprunte sujet et thème, forme sinon contenu. Contrairement cependant au discours théologique traditionnel dont la fonction

primordiale est de montrer la complémentarité des deux Testaments, du Décalogue et des Béatitudes (4), Gide se plaît dans son journal comme dans son œuvre à en souligner l'apparente inadéquation. Entre le redoutable Jahvé qui menace le pécheur par la bouche des anciens prophètes d'Israël et le Christ miséricordieux dont le logos rapporté par ses disciples proclame la divination du chrétien, Gide a fait un choix que rien, pas même les épîtres de saint Paul, ne pourra remettre en question.

Le christianisme ne relevant que du Christ dont Gide et le pasteur font leur profession de foi (5), se définit négativement par rapport au prédications du pharisien de Tarse instaurant par là même la duplicité au sein de l'Écriture et le pluriel des sens.

La structure binaire de *La Symphonie pastorale* reflète cette prise de position en excluant du premier cahier toute allusion aux épîtres pauliniennes, donnant ainsi libre cours à une écriture qui se veut écriture métaphorique de la parabole de la brebis égarée dont l'enseignement sert d'épigraphe au journal du pasteur : « Si un homme a cent brebis et que l'une d'elles s'égaré, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? » (6). Le recours à la citation permet ici à l'énonciateur d'abriter son énonciation derrière celle du verbe incarné auquel il cède en quelque sorte la parole. Quand on songe que le pasteur commence à écrire son journal six mois après la déclaration d'amour de sa protégée, en proie au doute et à sa mauvaise conscience, il est clair que l'énoncé qu'il cite a pour fonction d'ajourner l'épreuve de vérité à laquelle il refuse encore de faire face, validant ainsi provisoirement son écriture sur l'acceptabilité de celle des Évangélistes :

J'ai souvent éprouvé que la parabole de la brebis égarée reste une des plus difficiles à admettre pour certaines âmes, qui pourtant se croient profondément chrétiennes. Que chaque brebis du troupeau, prise à part, puisse aux yeux du berger être plus précieuse à son tour que tout le reste du troupeau pris en bloc, voici ce qu'elles ne peuvent s'élever à comprendre (7).

Investie de l'autorité du texte sacré, la parole du pasteur adopte un ton péremptoire. L'affirmation de la primauté dans la vie chrétienne du récit allégorique de la brebis égarée dont la signification est à rapprocher, selon le pasteur, de celle de l'enfant prodigue (8), donne à son propre récit un caractère

édifiant tout en occultant, par auto-justification, l'abandon moral des siens. L'intertexte biblique instaure par conséquent dans le tissu textuel du journal une pause discursive permettant une rationalisation des rapports équivoques du narrateur avec Gertrude. Mais ce comblement rétrospectif du récit analectique n'est qu'un leurre que la lecture par le pasteur de son propre texte vient révéler :

La nuit dernière, j'ai relu tout ce que j'avais écrit ici... Aujourd'hui que j'ose appeler par son nom, le sentiment si longtemps inavoué de mon cœur, je m'explique à peine comment j'ai pu jusqu'à présent m'y méprendre ; comment certaines paroles d'Amélie, que j'ai rapportées, ont pu me paraître mystérieuses : comment, après les naïves déclarations de Gertrude, j'ai pu douter encore si je l'aimais. C'est que, tout à la fois, je ne consentais point à reconnaître d'amour permis en dehors du mariage, et que, dans le sentiment qui me penchait si passionnément vers Gertrude, je ne consentais pas à reconnaître quoi que ce soit de défendu (9).

Comme c'est souvent le cas chez Gide, la promptitude de l'aveu n'est que signe de repli et non de contrition. La lecture du premier cahier n'aboutit en fait à aucun véritable éveil de la conscience morale du pasteur mais à l'exposé d'une stratégie argumentative visant à faire entendre les voix discordantes de l'Écriture et par là-même cautionner son propre comportement :

L'instruction religieuse de Gertrude m'a amené à relire l'Évangile avec un œil neuf. Il m'apparaît de plus en plus que nombre des notions dont se compose notre foi chrétienne relèvent non des paroles du Christ mais des commentaires de saint Paul [...].

Je cherche à travers l'Évangile, je cherche en vain commandements, menace, défense... Tout n'est que de saint-Paul (10).

Et parlant de Gertrude, il ajoute quelques lignes plus loin :

J'ai mis entre ses mains vigilantes les quatre Évangiles, les psaumes, l'Apocalypse et les trois épîtres de Jean où elle peut lire : « Dieu est lumière et il n'y a point en lui de ténèbres » comme déjà dans son évangile elle pouvait entendre le Sauveur dire : « Je suis la lumière

du monde ; celui qui est avec moi ne marchera pas dans les ténèbres. » Je me refuse à lui donner les épîtres de Paul, car si, aveugle, elle ne connaît point le péché, que sert de l'inquiéter en la laissant lire : « Le péché a pris de nouvelles forces par le commandement » (Romains, VII, 13) et toute la dialectique qui suit, si admirable soit-elle ? (11).

Si la distinction entre les conceptions de saint Jean et de saint Paul concernant la grâce du Christ est justifiée et reconnue par la tradition exégétique — le premier insistant sur la filiation divine du converti, la vie nouvelle donnée au baptême, le second sur l'âpre conflit entre la grâce et la nature (12) — le réseau de citations qui se crée sous la plume du pasteur en exagère les différences et en rend l'interprétation arbitraire. Comme le suggère Georges Strauss (13), il serait assez facile de démontrer par exemple que son affirmation « je cherche à travers l'Evangile, je cherche en vain commandement, menace, défense... » est fausse car Matthieu et même Jean en parlent (14). D'autre part, s'il omet de citer les textes qu'il abhorre c'est justement « parce qu'ils eussent été par trop révélateurs, car ils annoncent que la colère de Dieu va fondre sur tous les impudiques et particulièrement sur les fornicateurs, les adultères et les homosexuels » (15). Plus symptomatique de l'ambiguïté de son entreprise discursive, est la signification que le pasteur donne au verset suivant tiré de l'Evangile selon saint Jean qu'il ne cite d'ailleurs pas entièrement : « Si vous étiez aveugle vous n'auriez point de péché » (Jean IX, 41). Ce verset tronqué placé à l'incipit du deuxième cahier se veut révélateur et éclairer de son sens tout le cahier précédent. Le parfait bonheur de Gertrude s'expliquerait ainsi et exigerait qu'on la maintînt dans cet état. Il se trouve qu'ici comme ailleurs dans ce journal, la citation biblique détachée de son contexte acquiert une signification autre que celle de l'original où le Christ mentionnait un état de cécité spirituelle préalable à la connaissance de la volonté de Dieu et donc pardonnable. Le texte citant s'appropriant le texte cité le mutile, et à la validité du sens premier en substitue un ne relevant que de l'imagination du pasteur et non plus de la tradition chrétienne. La notion d'un second état d'innocence précédent le péché et la loi qui s'élabore ainsi à partir de l'Écriture fait du pasteur un avatar de Pygmalion, sorte d'Adam à rebours évoluant dans un monde d'avant la chute.

La rivalité amoureuse entre Jacques et son père a pour but premier de justifier le dénouement tragique du récit. En prenant la forme d'une discussion théologique, où se trouve dramatisée la tension scripturaire déjà amorcée d'ailleurs, ce conflit représente la pensée religieuse du pasteur, et par extension de l'auteur, en perpétuel dialogue avec lui-même. Que le chapitre XIV de l'épître aux Romains serve de cadre au débat entre les deux hommes qui s'opposent quant aux choix des moyens à utiliser pour atteindre le plus de bonheur possible au cours de l'existence est paradoxal au premier abord. Le narrateur se hasarde en territoire défendu avec la ferme intention d'ébranler son adversaire avec les propres paroles de celui dont ce dernier se réclame (16). Entreprise hasardeuse s'il en fut qui renvoie les deux ennemis dos à dos par écritures interposées. Cette incursion dans l'univers de saint Paul n'est pourtant pas sans attrait car elle donne à l'exégète l'occasion d'y relever des versets tel que celui-ci qui ne peuvent qu'apporter de l'eau à son moulin : « Je sais et je suis persuadé par le Seigneur Jésus que rien n'est impur en soi et qu'une chose n'est impure que pour celui qui la croit impure » (Romains XIV, 14) (17). Le commentaire des épîtres de saint Paul le plus souvent réduit à la pure et simple dénonciation se fait alors plus proluxe :

Evidemment il s'agit ici d'aliments ; mais à combien d'autres passages de l'Écriture n'est-on pas appelé à prêter double et triple sens ? (...). Il ne s'agit pas ici d'ergoter ; la signification de ce verset est large et profonde : la restriction ne doit pas être dictée par la loi, mais par l'amour et saint Paul, aussitôt ensuite, s'écrie : « Mais si, pour un aliment, ton frère est attristé, tu ne marches pas selon l'amour. » C'est au défaut de l'amour que nous attaque le Malin. Seigneur enlevez de mon cœur tout ce qui n'appartient pas à l'amour ! (18).

Pour le pasteur nulle victoire n'est plus douce, aussi éphémère qu'elle soit, que celle où l'ambivalence inhérente à l'Écriture se prête à la normalisation sinon à la déification de ses désirs et impulsions.

Dans le débat doctrinal dont le destin de Gertrude est l'enjeu, le travail de la citation motive et précipite le récit. A la fin du deuxième cahier, c'est la répétition des paroles de l'apôtre Jean : « si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché », cette fois complétées et dotées de leur sens scriptural

original par une Gertrude voyante mais mourante qui réintègre la notion de péché dans l'univers narratif du pasteur. La phrase : « A présent j'y vois », prononcée par l'héroïne répond comme un écho au verset de l'évangéliste : « Mais maintenant vous dites : nous voyons », dévoilant du même coup la triste réalité du transgresseur : « C'est pour cela que votre péché subsiste » (Jean IX, 41).

Curieusement, c'est par la jonction des paroles de saint Jean et de saint Paul, que l'écriture du pasteur avait tenté de dissocier, que le drame se noue. Le verset 9 tiré du chapitre VII de l'épître aux Romains dont Gide avait nourri sa réflexion dans son « cahier vert » est repris ici et confirme le sort de Gertrude : « Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi je mourus ». Si Gide fait coïncider par association sémantique la mort littérale de Gertrude à la connaissance de la Loi de Dieu, c'est encore au prix de l'authenticité du message d'un verset qui annonce en fait le salut du chrétien enfin libéré des contingences de son état mortel par la parole divine. Que ce verset serve en quelque sorte d'épilogue au récit a pour effet de condamner à la fois le pasteur et son fils, pour avoir tenté de cacher ou d'imposer la vérité à Gertrude, ainsi que l'Écriture pour se prêter trop aisément à des interprétations divergentes. Ce faisant c'est à l'impasse où l'ont mené ses propres interrogations que l'auteur de la *Symphonie pastorale* doit faire face. Désormais ni catholique, ni protestant et ne comptant plus que sur ses propres forces d'homme pour mener sa vie, il ne retiendra de son aventure mystique qu'un souvenir désabusé :

La vérité ne peut être ni triste ni gaie. Mais de se réveiller d'un mensonge, de se croire abandonné par Dieu, pour avoir cru d'abord à la Providence, oui, cela peut bien désoler d'abord. Que deux et deux ne fassent pas quatre, celui-là seul s'en attriste qui d'abord avait imaginé que cela faisait davantage (19).

NOTES

1. Pierre de Boisdeffre, *Métamorphose de la littérature*, Marabout Université, Verviers (Belgique), 1973, p. 133.
2. Francis Pruner, « *La Symphonie pastorale* de Gide. De la tragédie vécue à la tragédie écrite ». *Archives des lettres modernes*, n° 54, 1964.
3. Plusieurs extraits du « cahier vert » de Gide, écrit de 1916 à 1919, et publié en 1922 sous le titre *Numquid et tu ?* sont littéralement paraphrasés par le pasteur. Comparer en particulier les pages 592-593 de *Numquid et tu ?* et les pages 916-917 de *La Symphonie pastorale*, volumes I et III, Édition de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1948 et 1958.
4. Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 170.
5. « Mon christianisme ne relève que du Christ [écrit Gide dans son journal en 1910]. Entre lui et moi, je tiens Calvin ou saint Paul pour deux écrans également néfastes » (*Journal I*, p. 300). Paroles que le pasteur de la *Symphonie pastorale* fera siennes lorsqu'il déclarera au début du second cahier : « [...] entre le Christ et saint Paul, je choisis le Christ » (*SP*, III, p. 914).
6. André Gide, *La Symphonie pastorale*, III, p. 889. Passage tiré de Luc 15, 3.
7. *Ibid.*
8. « [...] on fête l'enfant qui revient, mais non point ceux qui sont demeurés », *ibid.*, p. 897.
9. Gide, III, p. 912.
10. *Ibid.*, p. 914.
11. P. 915.
12. P. Rousselot, « La grâce d'après saint Jean et d'après saint Paul », *Recherches de science religieuse*, 1928, p. 87-104.
13. Georges Strauss, *La part du diable dans l'œuvre d'André Gide*, Archives des Lettres Modernes, n° 219, Paris : Lettres Modernes, 1985, p. 75.
14. Voir, entre autres : Matthieu V, 29 ; XII, 30-31 ; Jean VIII, 21 et 34, XV, 22.
15. Enrico Bertalot, *André Gide et l'attente de Dieu*, Paris : Lettres Modernes, Minard, 1967, p. 155.
16. Le pasteur laisse dans la chambre de son fils un billet où il a pu lire : « Que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange, car Dieu a accueilli ce dernier ». (Romains XIV, 2), Gide, III, p. 916.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*, p. 917.
19. André Gide, *Journal II*, p. 15-16.